
MALI

par MARIO MASINI

* En 1984, le Mali est devenu membre de l'Union Monétaire Ouest-Africaine et a changé son unité monétaire, le Franc Malien, pour le Franc C.F.A. au taux d'échange déjà appliqué de 2 Fr.M. pour 1 Fr. C.F.A.
Fr.C.F.A. 50 = Fr.Fr. 1 (taux d'échange fixe)
Fr.C.F.A. 435 = U.S. \$ 1 (janvier 1985)

1.

TRAITS GÉNÉRAUX DE L'ÉCONOMIE *

Le Mali est un pays enclavé, qui s'étend sur plus de 1.240.192 km², et qui comprend des régions désertiques chaudes et sèches au Nord, et des zones tropicales au Sud. Une grave sécheresse a touché le pays au début des années 70, et s'est reproduite chaque année depuis la saison 1979-80, à l'exception de 1981-1982.

La population a été estimée à plus de 7,5 millions d'habitants en 1984, avec la très basse densité de 6,1 habitants au km². 83,2 pour cent de la population vit dans des régions rurales et 73 pour cent de la population active est employée dans l'agriculture et les autres secteurs ruraux, tandis que 12 pour cent est employée dans l'industrie, et le reste dans les services. Environ 81 pour cent de la population a moins de 40 ans.

Le revenu moyen par habitant était de 180 \$ en 1982, selon l'estimation de la Banque Mondiale. L'agriculture est la plus importante source de revenus pour la vaste majorité de la population, et le secteur primaire représentait 53 pour cent du PIB en 1982 (voir Tableaux 1 et 2). Les terres cultivées représentent environ 2 millions d'hectares, consacrés principalement au millet, au sorgho, au riz, à l'arachide et au coton. Malgré la disponibilité d'eau de surface (les fleuves Niger et Sénégal), l'agriculture du pays dépend beaucoup des précipitations et est donc vulnérable aux incertitudes climatiques. Ceci s'applique aussi au bétail estimé à 5,8 mns de bovins, 11,5 mns d'ovins (et chèvres), et 300.000 chameaux.

Le secteur secondaire (14% du PIB en 1982) est dominé par une trentaine d'entreprises appartenant à l'Etat, qui emploient environ 15.000 personnes et représentent environ 60% de l'activité dans le secteur avancé de l'économie. Ces entreprises ont enre-

TABLEAU 1

Principales productions agricoles

| | 1979-80 | 1980-81 | 1981-82 | 1982-83 | 1983-84 |
|-----------------------|-----------|---------|-------------|---------|---------|
| PRODUIT | | | (Tons) | | |
| Arachides | 118.000 | 91.500 | 91.900 | 48.000 | 19.600 |
| Coton | 151.000 | 110.400 | 97.752 | 130.800 | 142.766 |
| Riz - Paddy | 165.000 | 164.900 | 175.600 | 134.000 | 141.000 |
| Mil, Sorgho, Maïs | 1.007.000 | 727.000 | 930.700 | 900.000 | 247.800 |
| PRODUIT COMMERCIALISÉ | | | (Tons) | | |
| Arachides | 36.300 | 27.700 | 14.500 | 10.700 | 14.000 |
| Coton | 150.500 | 108.400 | 96.464 | 127.615 | 140.625 |
| Riz - Paddy | 58.900 | 58.600 | 58.800 | 58.200 | 66.700 |
| Mil, Sorgho, Maïs | 25.700 | 15.100 | 16.600 | 18.200 | 29.200 |
| VALEUR DE LA RECOLTE | | | (CFA F. mn) | | |
| Arachides | 1.452 | 1.108 | 653 | 482 | 630 |
| Coton | 8.278 | 5.962 | 6.270 | 8.295 | 10.547 |
| Riz - Paddy | 1.841 | 2.198 | 2.940 | 3.201 | 4.002 |
| Mil, Sorgho, Maïs | 643 | 529 | 706 | 819 | 1.495 |

Source: B.C.E.A.O., Statistiques Economiques et Monétaires, N. 332, 1984

TABLEAU 2

Variables réelles dans l'économie malienne (F.M. bn.)

| | 1974 | 1975 | 1976 | 1977 | 1978 | 1979 | 1980 | 1981 | 1982 | 1983 |
|----------------------------------|-------|-------|-------|-------|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| PNB ¹⁾ | | | | | | | | | | |
| Secteur primaire | 70 | 120 | 145 | 167 | 108 | 132 | 164 | 349 | 389 | ... |
| Secteur secondaire | 32 | 36 | 42 | 49 | 54 | 66 | 72 | 94 | 100 | ... |
| Secteur tertiaire | 97 | 117 | 157 | 180 | 274 | 322 | 366 | 217 | 244 | ... |
| Total | 199 | 273 | 344 | 396 | 436 | 520 | 602 | 660 | 733 | ... |
| Croissance (%) | 3,11 | 37,19 | 26,01 | 15,12 | 10,10 | 19,17 | 15,77 | 9,63 | 11,06 | |
| BALANCE EXTERIEURE ²⁾ | | | | | | | | | | |
| Biens et services | -73,4 | -71,0 | -46,1 | -38,3 | -92,6 | -107,6 | -114,1 | -137,7 | -150,7 | -173,2 |
| Transferts | 52,9 | 48,4 | 24,6 | 44,4 | 64,6 | 63,7 | 61,3 | 75,7 | 76,5 | 94,4 |
| Total net | -20,5 | -22,6 | -21,5 | 6,1 | -28,0 | -43,9 | -52,8 | -62,0 | -74,2 | -78,8 |
| Capitaux sauf réserves | 14,8 | 17,8 | 15,9 | 12,8 | 28,8 | 40,8 | 48,2 | 50,4 | 54,1 | 62,6 |
| BUDGET DE L'ETAT ²⁾ | | | | | | | | | | |
| Recettes ordinaires | 24,66 | 28,86 | 40,12 | 48,41 | 52,30 | 54,92 | 59,40 | 72,93 | 78,37 | 85,56 |
| Dépenses | 31,82 | 37,51 | 50,20 | 54,89 | 61,24 | 72,48 | 79,35 | 83,23 | 88,26 | 95,14 |

Sources: 1) 1974-1977: IBRD Economic Memorandum on Mali, 1981; 1978-1980: B.C.E.A.O. N.332, 1984; 1981-1982: Ministère du Plan, Comptes Economiques du Mali 1981-82, avril 1984.

2) B.C.M., Bulletin Trimestriel

gistré des pertes s'élevant à 9,8 milliards de Francs Maliens en 1982. Les plus importantes branches de ce secteur sont la transformation des produits alimentaires et, en deuxième place, la transformation du coton, les textiles et l'habillement. Le secteur tertiaire est dominé par le commerce.

Les finances gouvernementales, malgré les efforts entrepris à l'instigation du FMI et d'autres donateurs extérieurs, continuent à accuser un déficit dû principalement aux dépenses courantes rigides des services publics et de la bureaucratie, aux pertes dans les entreprises d'Etat et à l'effet adverse sur la base d'imposition fiscale de la tendance négative du commerce extérieur.

Les exportations de marchandises sont dominées par le coton et les produits cotonniers et par le bétail, tandis que les remises des travailleurs jouent un rôle important dans les transferts. Presque tous les afflux de capitaux ont été des emprunts officiels, tandis que le déficit des paiements, encore substantiel, a été financé, jusqu'à l'entrée dans l'UMOA, par le "Compte d'Exploitation" du Trésor français.

A la suite de l'indépendance, le Mali s'embarqua sur une voie socialiste, favorisant une politique de développement centralisé. Un premier programme de réajustement économique et financier fut lancé après le changement de régime politique en 1968. Cependant, ce n'est qu'à la fin de 1981 que des démarches efficaces furent prises pour redresser la situation des entreprises d'Etat et restructurer les marchés des produits agricoles. C'est alors que fut prise la première démarche formelle pour rentrer dans l'Union Monétaire Ouest Africaine (UMOA), opération qui fut achevée en juin 1984.

2.

POLITIQUE MONÉTAIRE ET DÉVELOPPEMENT FINANCIER

Le degré de contrôle pratiqué sur la masse monétaire peut expliquer la croissance du système financier en termes nominaux, c'est à dire en termes de dépôts et prêts sans prendre en considération l'effet de l'inflation sur le pouvoir d'achat de ces instruments financiers. D'autre part, considérer les procédés par lesquels la monnaie est créée nous aide à expliquer la façon dont le secteur financier réalise l'affectation des ressources et le développement de ses capacités bancaires. Enfin, l'interprétation des indicateurs de développement financier "réel" nécessite la prise en considération des mécanismes d'ajustement extérieurs.

Le Mali a abandonné la zone franc en 1962 tout de suite après l'indépendance mais l'a rejointe cinq ans plus tard, après avoir dévalué le Franc Malien de 50 pour cent. Dans la période qui suivit et jusqu'en juin 1984, le Franc Malien fut échangé à un cours fixe de 100 F.M. pour un Franc Français, la convertibilité étant garantie par une facilité de crédit sur le Trésor Français "compte d'opérations". Etant donné les effets latéraux de la politique de crédit sur la balance extérieure et par conséquent sur le "compte d'exploitation", des restrictions furent placées sur la politique de crédit à adopter par la Banque Centrale, sous la forme de réductions des plafonds de réescompte. De telles réductions auraient dû prendre effet à chaque fois que la position débitrice sur le "compte d'opérations" aurait atteint certains niveaux préétablis. Les plafonds de réescompte furent établis semestriellement pour chaque banque commerciale, la Banque de Développement du Mali (BDM) et les principales entreprises d'Etat, en distinguant divers types de crédit (saisonnier, non saisonnier, autres crédits à la production). Le crédit

accordé au Trésor par la BCM fut limité à 15% des recettes courantes de l'année fiscale précédente.

Un nouvel accord Franco-Malien fut établi en 1977 pour resserrer le contrôle monétaire en vue d'une possible rentrée dans l'UMOA, laquelle fut accomplie le 1er juin 1984. L'échange des Francs Maliens en circulation pour des F.CFA fut terminé le 1er septembre 1984.

Le nouveau cadre de contrôle monétaire comporte un plafond général sur le taux d'accroissement du crédit bancaire pour les besoins non saisonniers, et un plafond global sur le crédit accordé par la Banque Centrale des Etats de l'Afrique de l'Ouest (BCEAO, autrefois BCM). Ce dernier comprend le crédit de la BCEAO au Trésor (n'excédant pas 20% des recettes fiscales de l'année précédente) et les facilités de réescompte (n'excédant pas — pour les emprunts non saisonniers — 35% du crédit accordé par chaque banque). Les prêts en cours qui dépassent les plafonds imposés impliquent un dépôt à 0% d'intérêt à la Banque Centrale. Le pourcentage du solde à déposer pour un excédent d'emprunt augmente avec la durée pendant laquelle cet excédent d'emprunt est enregistré (par exemple, dans le pire des cas, si une banque maintient des emprunts qui excèdent le plafond pendant plus de 9 mois, elle doit déposer 200% du solde excédant). Enfin, tout prêt accordé à un emprunteur individuel dépassant 30 millions de F.CFA doit être soumis à l'approbation de la BCEAO.

Il est trop tôt pour évaluer les répercussions du nouveau cadre de contrôle monétaire. Cependant, pendant la période précédant l'entrée à l'UMOA la politique monétaire ne fut pas très efficace, tant dans ses objectifs de contrôle quantitatifs que sélectifs. La limitation du crédit de la Banque Centrale accordé au Trésor fut circonvenue en forçant les banques — en particulier la BDM — à accorder des prêts aux entreprises d'Etat. D'autre part, les plafonds de réescompte de crédit n'étant pas absolus, ils entraînèrent seulement l'application d'un taux de pénalité. La fongibilité du crédit a considérablement diminué le sens des distinctions faites entre différentes plafonds de réescompte selon la destination du crédit, et a

ainsi annulé la distribution sectorale de crédit prévue.

Les répercussions de cette politique monétaire, et plus particulièrement de la politique de réescompte, sur la structure du système financier seront analysées dans le prochain paragraphe. Dans ce paragraphe nous essayerons d'établir la mesure dans laquelle la politique monétaire et la politique de crédit du Mali ont mené à un changement de l'intensité des processus financiers par rapport aux processus réels dans l'activité économique. Une tendance à l'intensification des processus financiers est estimée capable de produire des effets favorables sur le développement réel. Le coefficient entre variables financières et variables réelles, comme le coefficient entre la monnaie et le PIB, ou la valeur des stocks et flux financiers déflationnés par les augmentations de prix peuvent être considérés comme des indicateurs d'intensification des processus financiers. Le niveau et la structure des taux d'intérêt "réels" (c'est à dire des taux d'intérêt nominaux déflationnés) est considéré comme un facteur critique de développement financier.

Les Tableaux 3 et 4 présentent quelques-uns de ces coefficients.

Le Tableau 3 en particulier montre que le taux nominal de croissance de la monnaie est très instable et qu'un certain degré de restriction monétaire ne s'effectue qu'après 1978 (voir la baisse du taux de croissance de la monnaie en termes nominaux).

Les statistiques sur le taux de changement du niveau des prix concernent seulement les prix de consommation alimentaire urbaine (Bamako) et démontrent une très grande variabilité. Leur utilité à "déflater" les variables financières (stocks, flux, taux d'intérêt) est donc très limitée et les résultats sont difficiles à interpréter. D'autre part, l'analyse de la relation entre les variables monétaires et les changements du niveau des prix nécessiterait un indice des prix ayant une base plus vaste.

Les coefficients entre variables financières (Monnaie ou Crédit Intérieur Net) et PIB (voir tableau 4) fluctuent mais démontrent une tendance à la baisse depuis le milieu des années 70. Ce signe d'une contribution plus faible des processus financiers au fonc-

TABLEAU 3

Ratios d'intensification monétaire

| | 1974 | 1975 | 1976 | 1977 | 1978 | 1979 | 1980 | 1981 | 1982 |
|------------------------------------|---------------|------|------|------|------|------|-------|------|------|
| | (en % du PIB) | | | | | | | | |
| Billets et monnaies en circulation | 15,1 | 13,7 | 13,1 | 13,8 | 14,1 | 14,7 | 13,5 | 12,4 | 12,3 |
| | (en % du PIB) | | | | | | | | |
| Monnaie scripturale | 13,2 | 8,7 | 9,4 | 10,1 | 13,1 | 11,5 | 10,5 | 10,1 | 10,3 |
| | (en % du PIB) | | | | | | | | |
| Total | 28,3 | 28,4 | 22,5 | 23,9 | 27,2 | 26,2 | 24,0 | 22,5 | 22,6 |
| | (Nom. % Δ) | | | | | | | | |
| | 52,6 | 8,7 | 26,3 | 22,3 | 25,3 | 14,9 | 6,1 | 2,8 | 11,4 |
| | (Réal % Δ) | | | | | | | | |
| | 48,2 | 4,1 | 19,0 | -3,4 | -8,0 | 18,8 | -15,9 | -9,5 | 9,2 |

Sources: B.C.M., Bulletin Trimestriel, Table 2 (calculs effectués par l'auteur).

TABLEAU 4

Ratios d'intensification financière

| | 1974 | 1975 | 1976 | 1977 | 1978 | 1979 | 1980 | 1981 | 1982 |
|------------------------------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|
| Monnaie totale/PIB | 28,3 | 22,4 | 22,5 | 23,9 | 27,2 | 26,2 | 24,0 | 22,5 | 22,6 |
| Credit intérieur net/PIB | 64,5 | 61,1 | 56,7 | 51,3 | 54,1 | 50,3 | 45,8 | 44,3 | 46,0 |
| Δ engagements extér./net PIB | 7,3 | 2,5 | 4,2 | -2,6 | 0,9 | 0,8 | 0,8 | 1,5 | 3,1 |
| Memo: % Δ prix | 4,4 | 4,6 | 7,3 | 25,7 | 33,3 | -3,9 | 22,0 | 12,3 | 2,2 |

Sources: B.C.M., Bulletin Trimestriel et Table 2 (calculs effectués par l'auteur).

tionnement de l'économie doit être interprété dans un contexte de déséquilibre de la balance des paiements et des mécanismes de réajustement qui s'ensuivent.

Nous devons remarquer en particulier que des variations positives et croissantes du passif net extérieur par rapport au PIB provoquent des coefficients plus grands entre les variables financières et le PIB que dans le cas où des augmentations de prix sont nécessaires à éliminer l'excédent de demande.

De plus, quand l'accès aux sources étrangères de crédit est semi-automatique, comme c'est le cas avec le "Compte d'Opéra-

tions" avec la France pour le Mali, des coefficients plus grands sont atteints entre les variables financières et le PIB, même si les taux d'intérêt intérieurs et le cours des devises sont maintenus à un niveau de déséquilibre.

En d'autres termes, la tendance à la baisse dans les coefficients entre variables financières et variables réelles aurait été plus marquée si le Mali, tout en maintenant une monnaie nationale survaluée et des taux d'intérêt relativement bas, n'avait pas eu accès à une source "captive" de financement pour accroître son passif extérieur net.

Comme nous l'avons déjà dit, les indices de prix disponibles ne sont pas très utiles pour notre analyse. Cependant, ces dernières années, les taux d'intérêt nominaux au Mali semblent avoir été très stables en termes nominaux et très variables en termes réels, étant légèrement positifs ou négatifs en termes réels sur les prêts, et négatifs en termes réels sur les dépôts (voir tableau 5). On ne perçoit aucune épaisseur appréciable dans la structure d'échéance des taux d'intérêt nominaux, mais si l'on tient compte de la structure d'échéance effective des prêts bancaires et de la composition des portefeuilles bancaires qui lui est lié en termes de clients et de taux d'intérêts (voir prochain paragraphe) on peut estimer qu'une structure invertie de facto a prévalu pendant la période en considération, durant laquelle les entreprises d'Etat et paraétatiques ont joui d'un crédit effectif à long terme et de conditions de taux d'intérêt plus basses que la moyenne.

3.

PERFORMANCE DES ÉTABLISSEMENTS FINANCIERS

Le système bancaire du Mali est composé de 6 entreprises bancaires: la Banque de Développement du Mali (BDM), la Banque Nationale de Développement Agricole (BNDA), la Banque Internationale pour l'Afrique Occidentale (BIAO), la Banque Malienne de Crédit et de Dépôts (BMCD), la Banque Libyo-Malienne (Balima), la Bank of Africa-Mali (BoA-Mali). Depuis la rentrée du Mali dans l'UMOA la Banque Centrale du Mali (BCM) est une agence de la Banque Centrale des Etats de l'Afrique de l'Ouest (BCEAO).

TABLEAU 5

Taux d'intérêts principaux

| | 1974 | 1975 | 1976 | 1977 | 1978 | 1979 | 1980 | 1981 | 1982 | 1983 |
|-------------------------|----------------|------|------|------|------|----------------|------|------|------|------|
| Ré-escomptes | ← 3.50-6.00 → | | | | | ← 6.00-12.00 → | | | | |
| Prêts | ← 5.00-13.00 → | | | | | ← 7.50-15.00 → | | | | |
| Comptes courants dépôts | ← 0.00-1.00 → | | | | | | | | | |
| Autres dépôts | ← 2.50-3.25 → | | | | | ← 4.00-6.00 → | | | | |

Source: B.C.M., données non-publiées

Le plus grand établissement du système bancaire malien est la BDM. La BDM a 12 succursales et 2 bureaux de représentation (dont l'un est à Paris). Le personnel comptait 856 personnes en 1982, dont 418 au siège principal. Cet institut appartenant à l'Etat

peut être considéré dans une certaine mesure comme une banque universelle étant donné son implication dans le prêt à court terme, dans le prêt de facto à long terme et, dans une plus faible mesure, dans les participations. La BDM est également active sur toute la gamme des services bancaires. La nature bancaire de la plupart des engagements de la BDM est cependant douteuse. La BDM est en fait le banquier exclusif des entreprises d'Etat et paraétatiques. Les prêts accordés à ces secteurs ont constitué environ 80% du portefeuille de prêts de la banque en 1981 et 1982, et ont aussi créé ses plus gros problèmes car beaucoup d'entr'eux ne sont pas remboursés et parfois ne payent même pas l'intérêt. La majeure partie du portefeuille de la banque est financé par la Banque Centrale à travers des réescomptes (61% et 60% du crédit en cours, respectivement, en 1981 et 1982). C'est par ce moyen que la BCM finançait indirectement le déficit gouvernemental, le financement direct du déficit étant limité au pourcentage déjà mentionné des recettes fiscales.

Tandis que la part du marché de la BDM est en baisse constante, la BIAO et la BMCD semblent tenir leur part, aussi bien sur le marché des dépôts que sur celui des prêts (voir tableau 6). Sur le marché des emprunts, elles ont ressenti les répercussions de l'entrée de la BNDA en 1982. La BNDA, que nous analyserons dans un autre paragraphe, a obtenu l'exclusivité de certains types de prêts spécialisés dans le secteur agricole.

L'analyse du passif et du capital des banques maliennes en 1981 et 1982 (voir tableau 7) démontre le très fort recours de la BDM au réescompte comme source de fonds, et la capacité des autres banques (surtout la BIAO et la BMCD) de recueillir des fonds sous la forme de dépôts de façon relativement plus efficace compte tenu de leur réseau de succursales plus petit. La baisse du capital enregistré en 1982 par les banques (autres que la BDM) n'est pas expliquée dans les sources disponibles.

La croissance du crédit bancaire total en cours à l'économie s'est ralentie de façon notable pendant les cinq dernières années, et l'on peut estimer que la variation est négative en termes réels (c'est

TABLEAU 6

La structure du système bancaire

| | Demarrage (année) | Participation du Gouver- nement (%) | No. des agences | Tranche du marché des dépôts (%) | | Tranche du marché des prêts (%) | | |
|----------|----------------------|---|--------------------|-------------------------------------|------|------------------------------------|------|-------|
| | | | | 1981 | 1982 | 1981 | 1982 | 1983 |
| BDM | 1968 | 100,00 | 12 | 58,7 | 55,2 | 85,5 | 84,0 | 81,2* |
| BIAO | 1980 | 23,00 | 4 | 22,7 | 26,0 | 6,8 | 6,3 | 7,5 |
| BMCD | 1961 | 50,02 | 3 | 16,9 | 16,8 | 7,4 | 5,3 | 5,9 |
| BNDA | 1982 | 55,00 | 5 | 1,7 | 1,3 | 0,3 | 4,4 | 4,9 |
| Balima | 1981 | 46,00 | 1 | | 0,1 | | ... | 0,5* |
| BOA-Mali | 1982 | 00,00 | 1 | | | | | |

* estimé

* estimé

Source: BCM, données non-publiés et bilans de la BDM et de la BNDA.

TABLEAU 7

Le système bancaire: Passif et Capital

| Passif et Capital | 31.12.1981 | | | | 31.12.1982 | | | |
|------------------------|--------------|-------|------------|-------|-----------------------|-------|--------------|-------|
| | Total FM* | % | BDM FM* | % | autres banques FM* | % | Total FM* | % |
| Capital | 15,9 | 8,8 | 13,1 | 8,8 | 2,8 | 8,4 | 14,9 | 7,5 |
| Dépôts à vue | 51,4 | 28,4 | 29,0 | 19,6 | 22,4 | 67,5 | 61,2 | 30,8 |
| Dépôts à terme | 8,9 | 4,9 | 6,4 | 4,3 | 2,5 | 7,5 | 8,0 | 4,0 |
| Engagements extérieurs | 5,0 | 2,8 | 5,0 | 3,4 | — | — | 6,3 | 3,3 |
| Récompte | 100,0 | 55,2 | 94,5 | 63,8 | 5,5 | 16,6 | 108,3 | 54,5 |
| Total | 181,2 | 100,0 | 148,0 | 100,0 | 33,2 | 100,0 | 198,7 | 100,0 |

FM* = milliard de Francs Maliens

Source: B.C.M., Rapport d'activité, 1982

à dire à pouvoir d'achat constant) (voir Tableau 8). La distribution "contractuelle" des échéances du crédit bancaire est dominée par le court terme, alors que les contingents court et long terme s'accroissent au détriment des prêts à moyen terme. On doit remarquer, au moins pour la BDM, que la mauvaise qualité du portefeuille des prêts entraîne une rotation effective très lente et par conséquent un engagement plus important dans le prêt à long terme de facto (voir tableau 9).

En ce qui concerne la distribution du crédit par bénéficiaire, (voir Tableau 8) la prédominance des entreprises d'Etat diminue, passant d'un record de 77% en 1976 au bas niveau de 53% en 1983. Ceci est le résultat de la politique générale de réduction du poids — et des pertes — des entreprises d'Etat.

Au contraire, la contribution "directe" des banques au financement du secteur agricole est insignifiante. Le crédit bancaire n'afflue vers le secteur agricole qu'à travers l'intermédiaire d'industries de transformation des produits agricoles ou d'entreprises commerciales et d'agences spécialisées. Par exemple, des 20% de prêts en cours à la fin de 1982 que la BDM avait destiné à l'agriculture, 90% avaient été faits à travers la Compagnie Malienne des Textiles. Le même pourcentage s'applique aux déboursements de prêts de la BNDA pendant les neuf premiers mois de 1984.

L'aspect général du système bancaire malien est dominé par son incapacité à croître régulièrement et à un taux soutenu en termes réels. Le système, en particulier la BDM et plus récemment la BNDA, profite amplement de sources de fonds "captives" telles que des facilités de réescompte, des lignes de crédit spéciales venant de l'étranger et d'autres "fonds de projet" spéciaux. Ceci a affaibli l'incitation des banques à rechercher agressivement des sources de fonds "de marché", et à adopter une politique de mobilisation efficace de l'épargne.

Actuellement les banquiers accordent beaucoup plus d'attention et d'énergie à étudier et contrôler les flux de fonds administrés provenant du budget gouvernemental, des projets financés et des programmes de donateurs étrangers. Ces afflux sont normalement

TABLEAU 8

Répartition du crédit dans l'économie

| | 1974 | 1975 | 1976 | 1977 | 1978 | 1979 | 1980 | 1981 | 1982 | 1983 |
|---|------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|
| PAR TERME DU CREDIT: | | | | | | | | | | |
| court terme | 93,1 | 94,3 | 94,8 | 93,8 | 82,9 | 84,1 | ... | 82,4 | 83,4 | 84,1 |
| moyen terme | 3,7 | 2,8 | 2,4 | 2,5 | 13,7 | 12,2 | ... | 12,0 | 10,7 | 9,8 |
| long terme | 3,2 | 2,8 | 2,8 | 3,6 | 3,3 | 3,7 | ... | 5,6 | 5,8 | 6,2 |
| | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | |
| Total | 69,7 | 102,2 | 122,6 | 107,0 | 134,2 | 152,2 | 164,0 | 174,7 | 190,0 | 203,3 |
| augmentation % | 61,0 | 46,6 | 20,0 | -12,7 | 25,4 | 13,4 | 7,7 | 6,5 | 8,8 | 7,0 |
| PAR BENEFICIAIRE: | | | | | | | | | | |
| Entreprises d'Etat | 66,9 | 67,2 | 76,8 | 67,2 | 57,6 | 60,1 | 87,9 | 58,5 | 56,4 | 52,9 |
| Entreprises privées | 33,1 | 32,8 | 23,2 | 32,8 | 42,4 | 39,9 | 74,1 | 41,5 | 43,6 | 47,4 |
| Entreprises agricoles à l'exclusion des entreprises d'Etat | 0,6 | 0,5 | 0,5 | 0,5 | 0,4 | 0,4 | 0,6 | 0,6 | 0,5 | 0,4 |
| Commerce | 4,2 | 4,3 | 4,1 | 7,8 | 6,9 | 7,8 | 12,7 | 8,1 | 10,6 | 12,8 |
| Memo: Réescomptes/ Total crédit à l'économie | ... | 63,4 | 66,7 | 60,9 | 55,9 | 66,8 | 50,5 | 57,2 | 57,0 | 53,0 |

Sources: IBRD, Economic Memorandum on Mali, 1981; BCM, Bulletin Trimestriel

TABLEAU 9

Le système bancaire: ratios créances douteuses (%)

| | BDM | | BNDA | | BIAO | | BMCD | | BOA-Mali | | BLM |
|-----------|------|-----|------|-----|------|-----|------|-----|----------|-----|-----|
| | (A) | (B) | (A) | (B) | (A) | (B) | (A) | (B) | (A) | (B) | |
| Juin 1984 | 19,0 | 0,3 | 1,1 | 1,0 | 4,6 | 0,4 | 8,2 | 8,2 | .. | .. | .. |
| Nov. 1984 | 15,6 | 0,4 | 0,7 | 0,3 | 4,8 | 1,6 | 9,2 | 9,2 | .. | .. | .. |

(A) Prêts impayés, douteux, litigieux *sur* encours des prêts(B) Prêts impayés *sur* encours des prêts

Source: B.C.E.A.O., Mali, données non-publiées

répartis entre les institutions financières, et entre les utilisateurs finaux des fonds, à des taux d'intérêt au-dessous de l'équilibre, d'après des décisions politiques et par voie de procédures administratives.

En particulier, le fait de faire passer le financement du déficit gouvernemental sur les bilans bancaires, en réescomptant systématiquement le crédit accordé aux entreprises d'Etat en perte, a affecté négativement le développement des capacités bancaires. Avec le temps, ceci a également affecté négativement l'attitude des

emprunteurs et des déposants. Les emprunteurs ne se sont pas sentis poussés à produire un rendement dans leurs affaires, ni obligés de rembourser leurs emprunts à temps. Par conséquent les secteurs protégés (surtout publics) empêchaient l'accès au crédit des autres secteurs, et les bénéficiaires de prêts à long terme "de facto" l'empêchaient ainsi aux potentiels emprunteurs à long terme méritants. Ces effets "pervers" sont d'autant plus accentués que la structure de la banque devient plus fragile à cause de la propre détérioration de son portefeuille de prêts.

D'autre part, la stérilisation des capacités professionnelles bancaires et la détérioration subséquente de l'actif bancaire réduisent les capacités d'attraction des obligations bancaires pour les sources de capitaux intérieures ou étrangères. Le risque est en fait accru, et la banque a plus de difficultés à payer des intérêts adéquats. Ces phénomènes pourraient être à la base de la capacité très limitée qu'ont les principales banques à attirer des capitaux étrangers (à part ceux qui sont obtenus à des conditions très faibles), et du manque de confiance des grands déposants potentiels (parfois déterminé par les difficultés à retirer des fonds, même de leurs comptes courants).

Toujours lié à la qualité de l'actif bancaire, on peut voir que la création de fonds de garantie d'emprunts — qui est soutenue par beaucoup de banquiers au Mali — peut être justifiée étant donné les risques incontrôlables entourant les portefeuilles de prêts agricoles. Cependant, une telle garantie peut réduire l'incitation des banques à améliorer leur performance dans l'activité de prêts, surtout si elles n'ont pas à partager le coût du programme de garantie.

Dans le contexte de l'actif bancaire mal géré, la structure des taux d'intérêt imposés par les autorités monétaires présente des distortions encore plus accentuées par rapport au risque et à l'échéance.

Les banquiers eux-même sont cependant opposés à l'adoption d'un niveau et d'une structure plus rationnels des taux d'intérêt.

Une attention particulière doit être donnée à la Caisse

d'Epargne Postale' qui avec son réseau assez étendu pourrait fournir des services de paiement et d'épargne à travers le pays.

Les comptes courants ne touchent aucun intérêt. Ils se montaient à environ 9 milliards de F.M. à la fin de 1983 et accusaient une tendance à la baisse même en termes nominaux.

Le comptes-épargne touchent 8,5 pour cent d'intérêt par an mais leur volume est insignifiant. En fait le système postal est incapable de satisfaire la demande de retraits car tous ses fonds sont drainés par le Trésor qui souffre lui-même de déficit chronique. A cause de la méfiance du public, seuls les paiements officiels sont effectués sur les comptes CEP.

4.

CRÉDIT RURAL EN DEHORS DES INSTITUTIONS FINANCIÈRES

Au Mali la majeure partie du crédit agricole atteint le bénéficiaire final non pas à travers les institutions financières mais par l'intermédiaire d'agences de développement agricole. Comme nous l'avons déjà dit, ceci s'applique aussi au crédit agricole accordé par les banques qui normalement ne sont pas en contact direct avec l'emprunteur final dans l'environnement rural.

Le critère modèle des agences spécialisées dans le développement rural (Opérations de Développement Rural, ou ODR) peut être retrouvé dans la Compagnie Malienne de Développement des Textiles (CMDT) et l'Office du Niger (ON). Au cours des vingt dernières années, environ 25 ODR furent créés en appliquant ce modèle à d'autres régions et-ou à d'autres activités agricoles. Les fonctions-type des ODR sont l'assistance technique et la vulgarisation, l'apport d'input et de crédits relatifs, la commercialisation des récoltes, l'entretien et l'administration des systèmes d'irrigation et des infrastructures d'apport d'eau.

Jusqu'en 1981 l'apport d'input pour le secteur agricole était le monopole de la Société de Crédit Agricole et d'Équipement Rural (SCAER). Les clients principaux de la SCAER étaient les ODR à qui l'input était vendu avec un crédit accordé par la SCAER elle-même. La perte progressive de contrôle sur son propre endettement et les difficultés à recouvrer les crédits des ODR amena le gouvernement malien à abolir la SCAER en 1981. La fonction d'apport d'input fut transférée directement aux ODR et au marché, tandis que la fonction du crédit fut attribuée à la BNDA nouvellement établie.

Il n'existe pas de recueil systématique de données et de renseignements au sujet des opérations de crédit des ODR. Seulement quelques renseignements dispersés sur la CMDT, l'ON et l'OHV (Opération Haute Vallée) ont été inclus dans ce rapport. Les résultats diffèrent de façon notable d'un cas à l'autre, et également sur le plan de la performance générale des ODR. Les facteurs de base de ces différences résident dans la capacité à produire un revenu net suffisant pour le fermier et à couvrir les dépenses de l'ODR, et dans l'efficacité de la commercialisation, de la vulgarisation et de la gestion.

4.1 *Compagnie Malienne de Développement des Textiles*

L'histoire de la CMDT est une histoire de réussite dans le développement rural intégré. La CMDT fut établie en 1974 à la suite d'un accord entre le gouvernement malien et la Compagnie Française pour le Développement des Fibres Textiles, dans le but de gérer les infrastructures appartenant à l'Etat et de promouvoir le développement dans le territoire assigné. La surface d'exploitation de la CMDT comprend environ 8% de la surface nationale et 33% des terres cultivées non irriguées avec une population de 2,09 millions. Les services de vulgarisation couvrent environ 78% des 128.256 fermes dans 4.662 villages de la région. La culture principale est le coton, dont la production et le rapport augmentent régulièrement depuis dix ans. D'autres cultures ont été ajoutées aux activités de soutien de la CMDT (millet, sorghum, arachide, maïs, riz).

La CMDT est responsable de la coordination et de l'exécution du projet Mali-Sud II qui absorbera des ressources s'élevant à 84 millions de dollars au cours d'une période de cinq ans. Les sources de financement des opérations de la CMDT sont la ligne de crédit du projet Mali-Sud, une allocation de budget pour le coton, une ligne de réescompte de la BCEAO ouverte dans les banques locales.

Une des composantes de base de la stratégie actuelle de la

CMDT est l'effort de passer aux Associations Villageoises la responsabilité de trois fonctions principales: apport d'input, gestion du crédit et commercialisation de la production. A cet effet un effort très efficace de "vulgarisation" datant du début des années 60 a été intensifié depuis 1974-75. Les AV n'ont pas de statut juridique et la fonction de la CMDT est seulement de proposer des tâches plutôt que des structures. Les 538 AV en opération en 1983-84 ont commercialisé 47% de la production de coton dans la zone CMDT (avec des hauts d'environ 60% dans certaines régions).

Le crédit total en cours venant à échéance pendant la saison 1983-84 était de 6.925 millions de F.M., dont 2.997 millions de F.M. étaient gérés par les AV, profitant à environ 60.000 agriculteurs (voir tableau 10 et tableau 11). L'exécution des remboursements à travers les AV a été au-dessus de 99% — un résultat vraiment remarquable à tous points de vue et qui sous-entend une bonne préparation des programmes de récolte et une exploitation efficace de l'input de production par les fermiers. Leur capacité de remboursement a été rehaussée par la tendance favorable du coefficient intrans/extrants. Cette tendance a été amenée par la stabilité des prix d'input, l'augmentation du prix d'achat du coton, et la bonne productivité à l'hectare. On doit remarquer que les AV peuvent aussi financer, avec leurs propres revenus collectifs, des programmes d'accumulation de capital et d'infrastructures collectifs.

Le crédit est donnée aux agriculteurs en nature. Le crédit saisonnier pour la semence, les engrais et les pesticides, est déboursé en mai et remboursé au moment de la commercialisation (en général 6 mois plus tard). Aucun intérêt n'est appliqué dans ce cas. Le crédit à court terme (6 mois) pour acquérir de l'outillage agricole nécessite un apport personnel de 54% de la valeur de l'outillage, et le prix comptant de la marchandise livrée est augmenté d'une "commission" de 3%. Le crédit à moyen terme (3 ans) nécessite un apport personnel du fermier de 33% de la valeur de l'outillage et comporte une "commission" de 6% par an (la tendance est cependant à transférer la fonction du crédit à moyen terme à la BNDA).

TABLEAU 10

CMDT: Evolution de l'incidence du crédit agricole

| Années | Crédits exigibles | Production coton (tonnes) | Incidence par tonne | Incidence sur la valeur de la production |
|--------|-------------------|---------------------------|---------------------|--|
| 76/77 | 2.169.730.255 | 116.517 | 18.750 | 0,25 |
| 77/78 | 2.577.169.215 | 111.365 | 23.142 | 0,24 |
| 78/79 | 3.521.305.005 | 123.152 | 28.593 | 0,30 |
| 79/80 | 4.815.038.295 | 141.954 | 33.920 | 0,29 |
| 80/81 | 4.854.521.070 | 101.380 | 47.884 | 0,42 |
| 81/82 | 4.873.230.035 | 92.076 | 52.926 | 0,42 |
| 82/83 | 6.040.662.405 | 121.266 | 49.813 | 0,38 |
| 83/84 | 6.925.430.700 | 135.174 | 51.736 | 0,34 |

Source: CMDT, Compagnie Agricole en Zone Cotonnière 1983-84

4.2 Office du Niger

Une expérience différente est fournie par l'Office du Niger (ON) dont la tâche principale est de produire, transformer et commercialiser le riz et le sucre, et d'exploiter un système d'irrigation dont il a aussi la responsabilité d'entretien.

La production du sucre a baissé de 18.000 tonnes en 1969 à 6.000 tonnes en 1983 (mais s'est relevée à 10.000 tonnes en 1984). En ce qui concerne le riz, environ 5.500 colons et leurs familles sont engagés dans la production, et louent la terre pour un paiement de 400 kg de riz par hectare. Ils sont obligés de vendre leur production à l'ON après déduction de la consommation et des stocks de semence. Tout l'équipement agricole (outillage, animaux de trait, pesticides, etc.) est fourni à crédit par l'ON.

Depuis 1973-74 (voir tableau 12) la surface cultivée et le rendement ont accusé une tendance à la baisse alors que la population et les travailleurs par hectare ont augmenté. Ceci représente une réduction de la quantité de riz disponible à la consommation des agriculteurs après déduction des semences. En fait, la plupart des agriculteurs ne sont pas en mesure de rembourser les avances reçues, et leur dette envers l'ON — venant du fait que l'input de production est fourni à crédit — augmente chaque année d'environ

TABLEAU II

CMDT: Saison 1983-84

| Régions | Revenus Collectifs AV | | | | Crédit agricole | | | |
|-----------------|-----------------------|--------------------------|--------------------|-----------------------------------|----------------------------|-------------------|-----------|------------------------------|
| | Nombre de AV's | Revenus collectifs/coton | | Frais de marché vivriers | Revenus de totaux AV | Exigible 83-84 | Reliquat | % des rembour- sements |
| | | Différence valorisée | Frais de marché | | | | | |
| | | (FM '000) | (FM '000) | (FM '000) | (FM '000) | (FM '000) | (FM '000) | |
| San | 44 | 3.312 | 8.972 | — | 12.283 | 172.055 | 1.408 | 99,9 |
| Koutiala | 174 | 79.208 | 95.962 | 613 | 175.782 | 1.498.573 | 15.352 | 98,9 |
| Sikasso | 91 P-PAV | 25.527 | 32.837 | 203 | 58.567 | 481.468 | 5.582 | 98,8 |
| Sikasso | 154 | 27.870 | 51.513 | 527 | 79.911 | 886.070 | 532 | 99,9 |
| Bougouni | 45 | 2.245 | 5.761 | 263 | 9.269 | 120.390 | 0 | 100 |
| Fana | 171 | 21.678 | 22.094 | 106 | 43.877 | 320.177 | 1.441 | 99,5 |
| Total Zone CMDT | 538 | 135.312 | 184.301 | 1.510 | 321.123 | 2.997.266 | 18.732 | 99,4 |

Source: CMDT, Associations Villageoises, Rapport Annuel 1983-84

* Crédit agricole/Valeur de la production.

TABLEAU 12

Office du Niger

| | 69/70 | 70/71 | 71/72 | 72/73 | 73/74 | 74/75 | 75/76 | 76/77 | 77/78 | 78/79 | 79/80 | 80/81 | 81/82 |
|------------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|
| superficie | 86 | 105 | 102 | 100 | 106 | 108 | 106 | 105 | 100 | 97 | 93 | 94 | 92 |
| rend./ha | 89 | 94 | 98 | 107 | 112 | 114 | 122 | 129 | 144 | 140 | 96 | 105 | 96 |
| population | | | 90 | 92 | 102 | 116 | 124 | 130 | 134 | 137 | 141 | 144 | 153 |

Source: Office du Niger

100 millions de F.M. D'autre part, l'impossibilité de gagner un revenu sous forme monétaire élimine l'incitation à améliorer les procédés d'exploitation agricole. Mis à part la gestion inefficace et le mauvais service de l'ON, le fait que les fermiers ne possèdent pas leurs terres (ni leurs maisons) crée un manque d'incitation à améliorer la productivité de l'exploitation agricole.

L'agence gouvernementale de coopération hollandaise s'occupe d'un projet de réhabilitation en faveur de la zone ON (projet Arpon), et fournit aussi un fonds renouvelable destiné à procurer outillage et autres facteurs d'équipement aux fermiers. 415 millions de F.M. de crédits ont été accordés en 1983-1984 par cette voie.

4.3 *Opération Haute Vallée*

L'Opération Haute Vallée (OHV) est responsable de l'exécution d'un programme dont l'objectif principal est la réhabilitation de la culture du tabac dans la vallée du Haut Niger. Ce projet ODR est financé par le FED et d'autres donateurs (une subvention USAID est destinée spécifiquement à financer un programme de crédit rotatif de 300.000 \$ US. D'après les renseignements fournis par les officiels de l'OHV, sur 35.000 fermiers participant à ce projet environ 6.000 ont bénéficié de crédits accordés par l'OHV en 1984-85. Le montant total des prêts accordés pendant cette période fut de 270 millions de F.M.

Il existe deux types de prêts. Les prêts saisonniers à court

terme font l'objet d'un taux d'intérêt de 6,6 pour cent et d'une commission de gestion de 3%. Les paiements en retard sont pénalisés de 1% par mois à partir de la fin de la période de commercialisation de la récolte. Le montant du prêt est limité à un maximum de 90% de la valeur de la production et le tabac est utilisé comme garantie à moins que l'emprunteur n'ait une garantie d'un Groupement Villageois. L'accès à des crédits saisonniers supplémentaires est réservé à ceux dont le remboursement d'emprunts précédents fut d'au moins 90%. Le crédit à moyen terme pour l'acquisition d'équipement agricole fait l'objet d'un taux d'intérêt de 7,5% et d'une commission de gestion de 3%. L'échéance est à trois ans et un apport personnel de 10% est requis à l'emprunteur. Les commissions de gestion concernent l'acquisition d'équipement et les activités de distribution exécutées par l'OHV, et elles sont également appliquées quand le fermier paie comptant pour l'outillage ou l'équipement courant. Le montant moyen des prêts est de 50.000 F.M. et environ 50 pour cent des prêts furent accordés aux Groupements Villageois (Tons). Environ 25% de ces prêts apparaissent sur les registres de la BNDA comme "au compte du gouvernement" c'est à dire que la BNDA est responsable de l'approbation et de la décision d'accord, mais pas du risque financier.

Le coefficient de remboursement du solde des prêts arrivant à échéance est le suivant: 65% en 1981-82, 87% en 1982-83, 94% en 1983-84, 98% en 1984-85. Ces coefficients sont en fort contraste avec ceux rapportés par la BNDA sur les prêts accordés "au compte du Gouvernement" dans la même ODR. La BNDA a rapporté pour ces prêts un coefficient moyen de remboursement de 49% pour 1983 et de 38% pour 1984. La BNDA accorde aussi des crédits à l'OHV sous la forme de "co-responsabilité" (environ 1% du total des prêts BNDA en cours au 30/9/1984). Cette forme veut dire que la BNDA supporte le risque financier du prêt, et que l'ODR fournit l'assistance technique, sélectionne les demandes de crédit et suit le processus d'utilisation du prêt. Aucun renseignement n'est disponible sur le remboursement de ces emprunts accordés à l'OHV, mais le taux de remboursement global de prêts en co-responsabi-

lité est de 99% (100% pour les prêts saisonniers).

4.4 *Coopératives*

Il y a environ 1.600 coopératives et autres associations semblables au Mali. Cependant, le mouvement des coopératives qui à l'époque de l'indépendance fut fondé sur la création de Groupements Ruraux n'a jamais été une structure efficace du développement social et économique malien, et a toujours été perçu comme un instrument à prédominance politique. Récemment s'est développé un mouvement pour la relance des coopératives sous la forme de Tons (terme bambara) c'est à dire fondé sur les liens associatifs traditionnels et ayant des buts librement choisis par leurs membres.

Il n'y a actuellement aucune coopérative d'épargne et/ou de crédit mais des études de faisabilité sont aujourd'hui en cours. Des expériences sont également faites par des associations non officielles s'occupant de crédit remboursable en nature et de "fonds semenciers" (Banques de céréales, greniers semenciers) qui pourraient fournir une alternative importante aux ventes pré-récolte. Ces initiatives cependant tendent à manquer de capitaux suffisants pour avoir un départ efficace. La Direction Nationale de la Coopération (DNC), agence gouvernementale chargée de coordonner le mouvement des coopératives a commencé à accorder quelques crédits aux coopératives en puisant dans les ressources financières obtenues d'agences étrangères. Une action mutuelle de la DNC et de la BNDA doit aussi se développer grâce au financement de la Commission des Communautés Européennes que cette dernière doit recevoir (1.035 millions de F.M.) avec l'objectif de promouvoir le crédit agricole dans le secteur des récoltes alimentaires et également de renforcer le mouvement des coopératives.

4.5 *Crédit informel*

Il n'existe pas de renseignements sur les finances non officiel-

les du Mali. Officiellement, l'existence de transactions de crédit en-dehors des voies bancaires et des autres voies officielles est déniée. Cependant, les ventes des récoltes agricoles en période de pré-récolte et la vente de bétail avant l'engraissement à des prix réduits sont largement reconnus comme étant des pratiques fréquentes. Les estimations du taux d'intérêt implicite auxquelles s'effectuent ces transactions varient entre 2 et 20 fois les taux d'intérêt officiels. La justification de ces niveaux d'intérêt en termes d'acceptation de risque, déboursement rapide, absence de garanties, manque de formalités, destination libre, est normalement reconnue et acceptée. Cependant, des éléments de monopole dans l'offre du crédit et des services apparentés (par exemple transport, magasinage, commercialisation) sont également cités.

L'existence d'opérations financières non officielles est aussi démontrée par le coefficient relativement élevé entre l'argent en circulation et la monnaie scripturale (voir tableau 3). Le coefficient élevé entre l'argent et la monnaie scripturale est un symptôme à la fois de circulation de crédit en dehors des voies officielles et de la prédominance d'un mode arriéré d'effectuer des investissements financiers. Le coefficient est présumé être beaucoup plus élevé que la normale dans les zones où la disponibilité de services bancaires est limitée. Une clarification sur ce point de vue nous est offerte par les renseignements concernant le récent changement de la monnaie (voir tableau 13). Le poids notablement plus lourd des villes et des régions autres que Bamako est aisément visible. D'autre part, la surestimation des provisions de la nouvelle monnaie nécessaires pour l'échange démontre par elle-même l'existence de "fuites" permanentes des circuits officiels.

TABLEAU 13

Changement de devise (F.CFA. bn)

| Au trésor | Changé | Provision pour le change |
|--------------------|--------|--------------------------|
| Bamako | 1,4 | 1,5 |
| Gao | 1,0 | 2,9 |
| Kayes | 4,4 | 6,0 |
| Coulikoro | 2,1 | 4,5 |
| Mopti | 1,9 | 2,3 |
| Segou | 4,8 | 6,1 |
| Sikasso | 5,3 | 7,9 |
| Tombouctou | 1,1 | 2,0 |
| <i>À la Banque</i> | 20,0 | ... |
| Total | 42,0 | ... |

Source: B.C.E.A.O. - Mali, données non-publiées

5.

INFRASTRUCTURES DE DÉVELOPPEMENT RURAL
ET POLITIQUES DES PRIX

Dans ce rapport seuls les plus importants changements dans la politique des prix sont soulignés. En ce qui concerne l'infrastructure, il suffit de mentionner qu'aujourd'hui au Mali les services nécessaires au développement rural tendent à être inclus dans l'activité des ODR. Tel est le cas de l'approvisionnement et de la sélection des semences, de la fourniture d'équipement, du transport, du magasinage des récoltes, de l'achat des récoltes, de l'irrigation, des services de vulgarisation rurale. Dans le passé certaines de ces fonctions étaient concentrées sur des entreprises d'Etat spécialisées comme l'Office des Produits Agricoles du Mali (OPAM), la Société de Crédit Agricole et d'Equipement Rural (SCAER, abolie), la Société Malienne d'Import-Export (Somiex). D'autre part, la politique des prix et le développement de l'infrastructure sont dans une certaine mesure liés l'un à l'autre.

Dans un rapport de 1981 la Banque Mondiale a fait la remarque suivante: "Les salaires gouvernementaux ont été maintenus bas à cause de la pléthore du personnel. En conséquence les prix des céréales ont eux-mêmes été maintenus bas ainsi que subventionnés à divers degrés, principalement au bénéfice des fonctionnaires des villes, bien que la population rurale des zones en déficit endémique en aient également bénéficié à divers degrés. Le processus complexe qui se déroule ainsi a eu pour effet de maintenir les prix bas au producteur, et de décourager le secteur rural de s'éloigner de l'agriculture de subsistance; enfin, il est presque certain que malgré la disponibilité de terres sous utilisées, la production céréalicole par habitant est en régression depuis 1960 pour cette raison.

Tandis que l'assistance étrangère a absorbé directement une partie du coût de cette politique, surtout en période de sécheresse, c'est cependant le secteur rural qui a été le plus accablé de ce poids.

L'efficacité de l'assistance étrangère — ainsi que ses montants — ont été compromis de diverses façons, en particulier par un fréquent sous-financement de certains frais périodiques qui d'ordinaire devraient être payés par le budget, ou par une restriction des ressources mises à la disposition des "Opérations de Développement" semi-autonomes sous la forme de provisions de frais inadéquates dans les soi-disant barèmes destinés à cette fin. En général, tandis que le gouvernement a eu peu de difficultés à financer les frais de personnel en tant qu'élément des frais périodiques, les dépenses d'équipement et de matériaux ont souvent été fortement limitées.

Ceci a eu pour conséquence que beaucoup de projets individuels de développement ont été caractérisés par des disinvestissements (surtout dans le système routier et l'infrastructure d'irrigation) qui ont été indirectement utilisés pour couvrir la croissance de la consommation gouvernementale provenant en grande partie de dépenses de personnel non associées à des investissements productifs" (IBRD, Economic Memorandum on Mali, 30 juin 1981, p.ii). Et encore:

"Ainsi, la structure de l'économie du Mali, dirigée par l'Etat, est caractérisée par une série complexe de mécanismes de transferts par lesquels une population de fonctionnaires et d'étudiants diluée reçoit 90% ou plus des ressources de budget du pays, et par lesquels l'emploi est maintenu pour une minuscule proportion de la population active totale du Mali dans un secteur paraétatique inefficace, à un coût d'opportunité élevé. Les sources de fonds ne sont pas seulement le secteur rural en tant que tel, mais aussi les secteurs potentiellement plus efficaces et plus productifs de l'économie qui ne sont pas en mesure d'emprunter ou d'accumuler des excédents investissables, tant dans le secteur urbain que dans les zones rurales. En somme, l'appareil élaboré de mécanismes internes du Mali fonctionne pour transférer les ressources du secteur rural

au secteur urbain, et du productif au non productif". (Ibid. p. iii).

Plus spécifiquement le commerce privé des produits agricoles avait été interdit jusqu'en 1981, et l'achat et la vente des céréales avaient été réservés à l'OPAM, qui était aussi chargé d'approvisionner le marché de la consommation. La fixation des prix appliqués aux transactions officielles contribua à transformer le Mali, seul exportateur net de céréales de la zone au lendemain de l'indépendance, en un importateur net à la fin des années 60. L'interdiction du libre échange suscita le développement d'un marché parallèle, qui ajouta aux effets négatifs de la fixation des prix officiels (manque d'incitation à améliorer la production, tendance à réduire l'offre, incitation aux exportations clandestines), ceux des transactions illégales (faible pouvoir de négociation des fermiers et des consommateurs, instabilité et segmentation des marchés, précarité du contrôle). On estime que seulement 50% de la production commercialisée fut négociée à travers l'OPAM dans les années 70, tandis que les prix des céréales sur le marché parallèle variaient entre 1,5 et 2 fois les prix officiels.

En 1981 une nouvelle stratégie fut adoptée pour la fixation des prix et la commercialisation des céréales (Plan de Restructuration du Marché Céréaliier), en concomitance avec des programmes de réforme pour les entreprises d'Etat. En particulier le monopole de l'OPAM fut aboli, tout en préservant ses fonctions de régulateur du marché. Chaque année l'Office de Surveillance et Régulation des Prix (OSRP) fixe les prix officiels auxquels l'OPAM est prêt à acheter les céréales et auxquels elles peuvent être achetées par les services publics (hôpitaux, écoles, armée, institutions pénitencières, etc.), par les zones en déficit alimentaire, par les coopératives de consommation. Le Tableau 14 montre l'évidence d'un accroissement marqué des prix officiels à la sortie de la ferme, à la suite de la restructuration du marché céréaliier. Le Tableau 15 montre la différence entre prix officiels et prix du marché pour 1983-84.

6.

LA B.N.D.A. ET UN APERÇU GÉNÉRAL DE LA FINANCE RURALE AU MALI

La BNDA est un établissement spécialisé de prêt pour le secteur rural et, comme nous l'avons dit, elle fut créée pour remplir la fonction de crédit de la SCAER abolie. 55 pour cent du capital de la BNDA appartient au gouvernement malien, 15 pour cent à la B.C.E.A.O., 10 pour cent à la BDM et 20 pour cent à la Caisse Centrale de Coopération Economique de la France.

La BNDA commença ses activités en janvier 1982 et le dernier rapport annuel est daté du 30 septembre 1984 (au lieu de fin décembre). Les résultats de la croissance de la BNDA ne peuvent donc être évalués qu'indirectement. D'après des renseignements non publiés fournis par la banque, les prêts en cours à la fin de 1984 représentaient seulement 58% du volume originellement prévu pour cette date dans son étude de faisabilité. Cependant, à la fin de 1983 la BNDA avait atteint une part de 5% du marché des prêts au Mali. D'un point de vue structural, la banque s'est développée en trois ans en une organisation fonctionnelle et bien contrôlée de 58 employés (comprenant 15 cadres et 8 agents de crédit). Le réseau de la banque comporte maintenant 5 succursales et le siège social; elle est donc la seconde dans le pays. Cinq bureaux permanents doivent être ouverts prochainement. Trois des succursales se trouvent dans la riche région cotonnière.

TABLEAU 14

Prix d'achat officiels (à la ferme)

| | 1979-1980 | 1980-1981 | 1981-1982 | 1982-1983 | 1983-1984 | 1984-1985 |
|-------------|-------------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|
| | (F. CFA/Kg) | | | | | |
| Arachides | 30,00 | 40,00 | 40,00 | 45,00 | 45,00 | 45,00 |
| Coton | 45,00 | 55,00 | 55,00 | 65,00 | 65,00 | 75,00 |
| Riz - Paddy | 25,00 | 31,25 | 37,50 | 50,00 | 55,00 | 60,00 |
| Mil, sorgho | 20,00 | 25,00 | 35,00 | 42,50 | 45,00 | 50,00 |
| Maïs | 20,00 | 25,00 | 35,00 | 45,00 | 47,50 | 50,00 |

Source: B.C.E.A.O., Statistiques Economiques et Monétaires, n. 332, 1984.

TABLEAU 15

Prix de marché et officiels pour produits choisis (1983-84) (F. CFA/Kg)

| | Prix de marché | Prix officiel | |
|----------|-------------------|-----------------|--------|
| | | Engros et coop. | Détail |
| Mil | 129 | 60,50 | 63,00 |
| Sorgho | 132 | 60,50 | 63,00 |
| Maïs | 115 | 60,50 | 63,00 |
| Riz BB | 154 | 113,00 | 115,00 |
| Riz RM40 | 167 | 123,00 | 125,00 |

Source: OPAM, données non-publiées

Les dépôts de la BNDA par rapport au total du passif et du capital ont augmenté de 8,8 pour cent à la fin de 1983, à 58,3 pour cent à la fin septembre 1984. Le changement considérable dans la composition des sources de fonds fut déterminé par l'élimination du réescompte à la Banque Centrale. Les réescomptes représentaient 60,3 pour cent de l'Actif & Passif à la fin de 1983. La BNDA, cependant, tire toujours 95% de ses fonds de dépôts de sources autres que le secteur privé. En fait, le compte du "Fonds de Garantie Cotonnier" qui représente à lui seul plus de 70 pour cent des dépôts a compensé en majeure partie l'abolition du réescompte. Environ 50% du nombre et de la valeur totale des dépôts privés

viennent de sources situées à Bamako.

Pour ce qui est des dépôts d'épargne (4,50 pour cent des dépôts totaux), les particuliers représentaient plus de 80 pour cent du nombre et de la valeur des comptes, les Associations Villageoises 14-15 pour cent, et le reste appartenait aux comptes d'"autres groupements". L'augmentation des soldes en cours totaux des comptes d'épargne fut de 60% en 1984, tandis que le solde moyen par compte était de 139.000 F.CFA. Le solde moyen accuse cependant un aspect très dispersé. A la fin de 1983 plus de 50% des comptes individuels avaient un solde de moins de 20.000 F.M. (remarquons que le solde minimum pour "ouvrir" un compte est de 10.000 F.M.). Les renseignements pour 1983 montrent que les efforts promotionnels visant les Associations Villageoises dans la zone CMDT s'avèrent très efficaces en termes du nombre des comptes d'épargne obtenus. Cependant, la BNDA estime que le potentiel de dépôts des AV ne dépasse pas 100-150 millions de F.M., desquels 26,4 millions de F.M. avaient été recueillis à la fin de 1983. On peut cependant remarquer que le flux des "revenus collectifs" des AV en 1983-84 était de 321 millions de F.M. dans la zone CMDT.

Le capital net de la BNDA représentait environ 20% de l'actif et passif total au 30 septembre 1984. La distribution de la propriété a déjà été décrite.

La composition du passif et du capital en cours "moyen" et les coûts effectifs des diverses composantes pendant les premiers neuf mois de 1984 sont rapportés sur le Tableau 16.

Le total des encours à la fin septembre 1984 ne peut pas être justement comparé avec les soldes en cours à la fin de 1983 car le taux de changement serait affecté à la fois par la période de temps plus courte et par le facteur saisonnier. Cependant, une certaine stabilisation de la croissance est prévue pour 1984. La composition du portefeuille de prêts selon l'échéance accuse une tendance à l'alourdissement de la composante à moyen terme, en général aux dépenses de la composante à court terme. Cette dernière représentait encore 81% au 30/9/1984, dont 82% avec la CMTD (en hausse

par rapport à 78,2% en 1983). En fait, mis à part les prêts à court terme accordés à la CMDT, les prêts à court terme représentaient 44% du total (en baisse par rapport à 48% en 1983). Du total des prêts en cours, 17% avaient été effectués par les succursales à la fin septembre 1984 (en hausse du moins de 6% de 1983). Pendant la période janvier-septembre 1984, la BNDA accorda 1.102 prêts dont environ 8.000 emprunteurs bénéficièrent, pour une valeur de 6,8 milliards de F.CFA. Trois prêts à deux compagnies (CMDT et SMECMA) constituaient 93% du total.

TABLEAU 16

Composition et coût de l'encours moyen du passif et fonds propre

| | Encours moyen % | Coût effectif % |
|--|-----------------------|-----------------------|
| Dépôts | 17,1 | 6,0 |
| Prêts extérieurs | 9,1 | 5,0 |
| Réescmpptes B.C.M. | 51,8 | 6,9 |
| Ressources "gratuites" (fonds propres) | 22,0 | 0,0 |

Source: BNDA, Rapport d'Activité, 1984.

Les prêts à court et à moyen terme aux agriculteurs au sein des ODR constituèrent 6 pour cent (1.048 prêts) et les prêts aux particuliers 0,9 pour cent (51 prêts). Les prêts à la CMDT et à la SMECMA furent accordés en faisant un pool avec d'autres banques. 82 pour cent (en nombre et valeur) des prêts accordés sous la forme de "co-responsabilité" (voir plus haut la définition) furent eux aussi dans la sphère d'opérations de la CMDT. C'est par cette voie que la BNDA réussit à contacter directement 7.499 emprunteurs au moyen d'"avances sur les récoltes". En revanche, une baisse fut enregistrée pour les prêts de "premier équipement" (570 prêts contre 780 en 1983, avec une valeur moyenne de prêt de 136.000 F.CFA).

Les annulations de prêts constituèrent 4% du nombre total

TABLEAU 17

B.N.D.A.: Taux d'intérêt autorisés sur les prêts

| | Prêts collectifs | | | | Prêts aux particuliers | | | | | | | |
|-------------------------------|------------------|------|--------|--------|---------------------------------------|------|-------------------------------|------|---------------------------------|--------|----------|--------|
| | Tous Coops AV's | | ODR's | | Paysans, Eleveurs, Pêcheurs, Artisans | | Membres des AV's, Tons, Coops | | Salariés, Commerçants, Artisans | | Sociétés | |
| | c-t | m-t | c-t | m-t | c-t | m-t | c-t | m-t | c-t | m-t | c-t | m-t |
| AGRICULTURE | | | | | | | | | | | | |
| Inputs & Equipement | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/11 | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/15,5 |
| Saisonniers | 9/10 | — | 9/10 | — | 9/10 | — | 9/10 | — | 9/10 | — | 9/10 | — |
| Avan. sur récolte | 9/11 | — | 9/15,5 | — | — | — | — | — | — | — | — | — |
| ELEVAGE | | | | | | | | | | | | |
| Inputs & Equipement | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/11 | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/15,5 |
| Saisonniers | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/11 | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/15,5 | — |
| PECHE | | | | | | | | | | | | |
| Inputs & Equipement | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/11 | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/15,5 |
| Saisonniers | 9/10 | — | 9/15,5 | — | 9/10 | — | 9/10 | — | 9/15,5 | — | 9/15,5 | — |
| SYLVICULT., ARBOR., FRUITIERE | | | | | | | | | | | | |
| Inputs & Equipement | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/11 | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/15,5 |
| Saisonniers | 9/10 | — | 9/15,5 | — | 9/10 | — | 9/10 | — | 9/15,5 | — | 9/15,5 | — |
| ARTISANS RURAUX | | | | | | | | | | | | |
| Inputs & Equipement | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | 9/11 | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | — |
| Saisonniers | 9/11 | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — |
| HABITAT RURAL | | | | | | | | | | | | |
| Inputs & Equipement | 9/11 | — | — | — | 9/11 | — | 9/11 | — | 9/15,5 | — | — | — |
| Saisonniers | 9/11 | — | 9/15,5 | — | — | — | — | — | — | — | 9/15,5 | — |

Source: B.N.D.A., document non-publié

de prêts accordés en 1984 (contre 19% en 1983). Ceci est attribué aux améliorations accomplies dans les procédures, l'éducation des agents de vulgarisation, et la communication avec les paysans.

En général le remboursement du portefeuille de prêts en cours de la BNDA est très bon: 1,2 pour cent de prêts non remboursés à la fin septembre 1984, 74% de ce montant étant constitué de 3 prêts qui furent ou accordés sous pression politique, ou conduits par un autre établissement. Les prêts d'"avances sur les récoltes" accusèrent un coefficient de remboursement de 100%, ce qui est remarquable. L'exécution de remboursement des "prêts de premier équipement" fut bonne, mais ne fut pas aussi brillante. Il est apparent que la situation est très différente pour les prêts accordés "au

TABLEAU 18

Taux d'intérêt autorisés sur les dépôts

| | Montant du compte (F. CFA) | | | |
|--|--|----------------------|------------------------|----------------------|
| | Jusqu'à 200.000 | 200.001 – 500.000 | 500.001 – 2.000.000 | plus de 2.000.000 |
| Dépôts à vue | L'engagement à payer est suspendu pour 2 ans. | | | |
| Dépôts à terme | | | | |
| moins de 6 mois | 6,25 taux fixe | 6,75 taux fixe | 7,25 taux fixe | 7,25 min. |
| 6 mois-moins d'1 an * | 7,25 taux fixe | 7,75 taux fixe | 8,50 taux fixe | 8,50 min. |
| 1 an ou plus * | 8,25 minimum | 9,00 minimum | 9,50 minimum | 9,50 min. |
| Dépôts d'épargne | 8,50 (dans les limites du montant fixé dans chaque Etat) | | | |
| * valable aussi pour les Bons de Caisse. | | | | |

Source: BCEAO, Mali

compte de l'Etat", c'est à dire sans risque financier pour la BNDA et avec des fonds pourvus par l'Etat à zéro pour cent d'intérêt. Le coefficient de remboursement dans ce cas fut seulement de 38% (43% en 1983). La procédure de recouvrement fut effectuée par l'OHV, seul bénéficiaire de ce programme de prêt tenu par la BNDA. Les prêts "douteux" constituèrent 2,50 pour cent des prêts en cours à des clients autres que la CMDT au 30 septembre 1984.

Le niveau des taux de prêt autorisés pour la BNDA varie entre 9 et 18,5 pour cent en termes nominaux (voir Tableau 17). Le taux nominal effectif de rendement des prêts (intérêts et commissions sur les soldes moyens en cours) était de 9,35 en 1984. Comme nous l'avons déjà dit, il n'existe pas d'estimations de taux d'inflation adéquats pouvant servir à déflationner les taux d'intérêt nominaux. On pourrait cependant avancer contre cela qu'actuellement, en raison de l'augmentation des prix qui a suivi la politique de libéralisation et le changement de la monnaie, les taux d'intérêt sur les prêts sont probablement négatifs. La structure des taux d'intérêt officiels ne fait pas une distinction marquée entre le court et le moyen terme. Même dans le cas de prêts au secteur agricole, dans lequel un certain degré de distinction est évident, elle n'apparaît que sous la forme d'un éventail plus vaste de taux négociables. L'éventail des taux autorisés ne change pas avec les différents secteurs mais plutôt selon les catégories d'emprunteurs, et ce sont les ODR, les employés, les commerçants et les entreprises qui payent les taux les plus élevés.

Les taux autorisés payés sur les dépôts sont ceux que la BCEAO approuve (voir Tableau 18). Ceux-ci sont plus élevés que ceux qui prévalaient sous la réglementation de la BMC, mais ils restent probablement encore négatifs en termes réels, surtout pour certains segments des déposants.

La BNDA a réussi à accuser un profit depuis le début de ses activités. Cependant, on ressent que le rendement net sur l'actif moyen en cours n'est pas adéquat (0,58% dans les premiers neuf mois de 1984), surtout si l'on tient compte que certains frais d'opération pertinents sont sous-estimés (par exemple les frais d'assistance technique). De plus, si les projets d'établir de nouveaux bureaux permanents sont réalisés et/ou si la portion des prêts accordés aux emprunteurs finaux ou aux AV plutôt qu'aux ODR, augmente, l'incidence des frais d'opération augmentera également. Le rendement net sur le capital est d'environ 2 pour cent, qui lui aussi est bas si l'on considère que, en dehors des paiements de dividendes, le capital doit être maintenu ou même augmenté en termes

réels par auto-financement.

Voici une description que l'on peut considérer assez exacte de la philosophie qui fut adoptée pour concevoir et développer la BNDA. Le point de départ est une évaluation des "besoins de crédit" suggérée par un scénario prévisionnel des compositions des récoltes, des technologies, des développements de marché; les besoins de crédit viables sont ensuite identifiés sur la base d'un taux d'intérêt "raisonnable" sur les prêts (9-10% dans ce cas); la taille, la structure, et le profil de croissance de l'établissement financier sont ensuite mesurés à ces besoins de crédit viables, amenant ainsi à une estimation des frais d'opération; ayant les revenus d'intérêt, les frais d'opération, et un niveau prévisionnel de pertes sur les prêts, on peut évaluer le volume des ressources financières nécessaires et le taux d'intérêt qui peut être payé sur celles-ci (5-6% dans ce cas). On pourrait soutenir qu'une philosophie opposée fournirait un meilleur cadre de conduite pour construire un établissement financier durable et efficace.

Cette philosophie commencerait par attribuer un coût d'opportunité réaliste aux ressources financières, si possible en confrontant l'établissement directement avec la disette du marché, et ensuite rechercherait dans l'environnement les opportunités de prêt compatibles avec le coût de ces fonds et celui des frais d'opération nécessaires à faire face à une demande de services identifiée. Ainsi, le taux d'intérêt sur les prêts, les commissions, et l'échelle des opérations, devraient être ajustés au modèle des opportunités et des contraintes identifiées au cours du processus d'essai. A travers ce processus, l'établissement "apprend" comment se comporter avec succès, c'est à dire pour des objectifs donnés, avec son environnement.

En fait, l'afflux de fonds "assignés" à la BNDA, basé sur l'estimation des besoins de crédit de l'environnement rural malien, semble avoir excédé la capacité de la banque à gérer un flux de crédit de plus en plus grand. Les symptômes de cette condition sont la différence (déjà mentionnée) entre les niveaux de prêt prévus et les niveaux réalisés, et la liquidité excessive accumulée en 1984. Un

effet modérateur pour cette pression à prêter artificielle et potentiellement dangereuse a été amené par l'adoption d'une attitude très stricte à l'égard de l'exécution des remboursements. La limitation du développement du portefeuille de prêts causée par cette attitude aurait pu être en partie réduite si des taux d'intérêt de prêt plus élevés avaient été autorisés et par là même si des risques plus grands avaient été acceptés par la BNDA.

La disponibilité d'amples sources de fonds "assignées" ou "captives" affaiblit la stimulation de la banque à développer une politique de mobilisation de l'épargne. Les sources de fonds captives peuvent très facilement supplanter l'épargne locale dans l'effort de gestion de la banque parce qu'elles n'ont pas besoin d'une grande rémunération, et parce que leur administration entraîne des coûts d'opération beaucoup plus bas. En fait, les fonds obtenus de sources spéciales peuvent s'avérer plus coûteux que prévu à cause des ressources nécessaires à l'information périodique du prêteur et aux exigences bureaucratiques supplémentaires. D'autre part, une ample source de fonds "assignés" accroît la pression à prêter et crée le besoin d'établir une structure adéquate d'évaluation et de distribution des prêts. Cela entraîne une structure plus lourde des coûts d'opération, et pousse la banque à chercher des sources de fonds de moins en moins chères, tout en l'éloignant de la tâche ardue que représente la mobilisation de l'épargne locale.

Ce facteur est encore accentué par le fait que la BCEAO a autorisé des taux de prêts qui ne permettent pas les hauts rendements nécessités par la mobilisation de l'épargne locale.

On peut supposer que l'épargne locale est peu abondante et/ou qu'elle trouve un mode de réinvestissement direct dans l'accumulation de capital réel. Il existerait donc dans l'environnement rural un besoin net d'emprunter "généralisé", et il serait donc nécessaire de mobiliser des sources de fonds extérieures. Cependant, on pourrait toujours envisager la possibilité d'évaluer ces sources extérieures à un taux d'intérêt plus réaliste, c'est à dire à un taux d'intérêt qui reflète mieux les besoins de capital et la productivité d'investissement de l'environnement rural. La marge entre le

taux effectif et le taux de transfert pourrait être utilisée pour distribuer des subventions explicites sans affecter la signification des prix financiers.

Comme nous l'avons déjà vu, la majeure partie du crédit agricole au Mali n'est pas distribuée aux emprunteurs finaux par les banques, mais par les ODR. Ces derniers contribuent à la définition de programmes de production et de technologies adoptées dans l'agriculture. Ils fournissent aussi des services de vulgarisation et évaluent le degré de solvabilité des fermiers dans leurs sphères d'opérations. L'efficacité des ODR dans la vulgarisation, l'approvisionnement d'input, les services de commercialisation, etc., est un facteur-clé pour le succès de leurs opérations de crédit.

On peut estimer qu'au stade pré-bancaire du développement rural tous les facteurs mentionnés ci-dessus devraient être offerts en même temps que le crédit par la même institution. Dans ce cas il est difficile de distinguer les coûts typiques de valeur ajoutée produite par l'activité de prêt (identification des opportunités de prêt, évaluation du risque, classification du risque, composition du portefeuille et procédures administratives qui s'y rapportent) des coûts déterminés par les autres activités des ODR. Ainsi, les taux d'intérêt pratiqués sur les prêts tendent à manquer de signification si on les considère à l'exclusion des autres conditions de prix appliquées dans les opérations des ODR.

A ce stade pré-bancaire du développement rural, l'intervention d'une banque spécialisée comme la BNDA peut amener à une multiplication des intermédiaires sans vraiment ajouter à la valeur de l'activité de prêt des ODR. Parfois, des fonds qui autrement circuleraient directement d'un prêteur extérieur à un projet, sont interceptés par l'Etat, puis par la BNDA, et avant d'atteindre l'utilisateur final des fonds, par les ODR et peut-être par les AV.

D'autre part, une offre efficace de services de prêt nécessite de structures organisationnelles, de procédures et de capacités adéquates. Plus le niveau du service fourni est élevé et plus les utilisateurs finaux des fonds sont arriérés, plus les coûts d'opération sont élevés et plus avantageuses sur le coût sont les agences qui, comme

certaines ODR, sont déjà en place avec une structure de service efficace et bien développée. Il semble donc approprié pour la BNDA de pénétrer d'abord les zones rurales les plus avancées, et de traiter avec les unités économiques (AV) qui ont déjà développé des capacités de gestion relativement élaborées et autonomes. Si la banque essaie d'entrer dans les segments du marché qui ne s'appliquent pas à ces spécifications, elle devra supporter des coûts qui ne sont pas compatibles avec sa structure actuelle de taux d'intérêt. De plus, quand un ODR efficace est déjà en place, il se produirait une duplication des structures et par conséquent des coûts opératifs.

Les aspects principaux du scénario des finances rurales au Mali peuvent être ainsi résumés: une fonction de crédit pré-bancaire est effectuée par les ODR; l'efficacité de la fonction de crédit des ODR dépend de l'exécution de leur gamme plus large d'activités; la BNDA semble être une agence de prêt relativement efficace dont la gestion du passif n'est pas encore développée; il s'opère une duplication des fonctions et une stratification peu rentable des institutions financières quand celles-ci interceptent des fonds qui pourraient circuler directement envers ou à travers les ODR; la structure des taux d'intérêt, qui est pertinente pour les banques, ne fournit pas de signaux adéquats sur les besoins, les opportunités de gain, les conditions de risque, les préférences d'échéance; les sources captives de fonds évaluées à des taux d'intérêt de déséquilibre, forcent les agences de prêt spécialisées, telles que la BNDA, à s'engager dans une croissance trop accélérée et les détournent ainsi d'une politique de mobilisation de l'épargne dans les situations où elles pourraient être efficaces.

Avril 1985